

s'emparer de l'invention de mon frère, de l'exploiter pour son propre compte, et de s'enrichir au détriment de l'inventeur véritable. Ceci admis, le vol, l'incendie de l'usine, l'assassinat du patron, tout s'expliquerait, car je ne puis croire qu'une femme, quelles que soient d'ailleurs son énergie, sa force physique et sa haine, puisse accomplir une pareille œuvre de destruction.

—A quelle personne monsieur Labrous avait-il confié son secret ?

—A un contremaître de son usine.

—Le nom de ce contremaître ?

—Jacques Garaud.

—Le caissier Ricoux bondit. Le juge d'instruction eut un geste de commisération presque railleuse.

—Vous vous égarez, madame, fit-il ensuite.

—Je m'égare.

—Certes, madame ! S'il est un homme qu'aucun soupçon ne puisse atteindre, c'est celui que vous désignez.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il est mort.

—Mort ! s'écria madame Bertin.

—Oui, madame. Mort victime de son dévouement en se précipitant au milieu des flammes pour aller sauver les papiers et la caisse de monsieur Labroue !

—Cela, je l'affirme ! ajouta Ricoux. J'ai vu, de mes yeux vu, le toit du pavillon s'effondrer sur lui, et l'engloutir dans une fournaise tellement ardente que nous ne pourrions pas même retrouver son cadavre ! Jacques Garaud fut un martyr du devoir ! Honneur à son souvenir !

—Mort ! répéta madame Bertin. Vous avez raison, monsieur, je m'égare. Pardonnez-moi une accusation folle ! On ne m'avait point parlé de la fin tragique de ce brave homme.

—Je n'ai rien à vous pardonner, madame, répondit le juge. Vous voulez, comme nous que l'assassinat de votre frère soit puni, et vous cherchez, c'est bien naturel. Mais croyez-moi, le véritable, le seul coupable, est l'odieuse créature que tout désigne, que tout accuse. C'est Jeanne Fortier !

Puis il ajouta :

—Vous n'avez pas d'autres éclaircissements à nous donner, madame ?

—Non, monsieur.

—Je vous rends donc votre liberté. Si de nouveau j'ai besoin de vous, j'aurai l'honneur de vous écrire.

—Je serai toujours à vos ordres.

Madame Bertin et le caissier Ricoux quittèrent le cabinet du juge d'instruction.

* * *

Jeanne et son fils, — nos lecteurs le savent, — avaient reçu chez le curé Laugier les premiers soins que nécessitait son état. Une tasse de bouillon et un peu de vieux vin de Bordeaux réconfortèrent les deux pauvres créatures brisées de fatigue et mourant de faim. Les premières paroles de Jeanne furent celles-ci :

—Dieu vous récompensera de votre bonté, monsieur ! Que serions-nous devenus sans vous, mon enfant et moi ?

—Tout à l'heure vous dejeunerez solidement, dit la sœur du curé pour couper court aux effusions de gratitude de madame Fortier. Vous prendrez ensuite un repos dont vous paraissez avoir un grand besoin. Vous avez beaucoup marché ?

—Oh ! oui, madame, beaucoup, beaucoup, s'écria Georges qui n'avait point quitté son joujou. Aussi je suis bien fatigué, et pourtant petite mère m'a porté presque tout le temps.

—Eh bien ! tu vas dormir un peu, mon mignon, en attendant le déjeuner, fit madame Darier en embrassant l'enfant, et vous aussi, pauvre femme, ajouta-t-elle en s'adressant à Jeanne. Brigitte a préparé pour vous un lit sur lequel vous pourrez vous étendre.

La jeune femme éclata en sanglots. La reconnaissance débordait de son cœur gonflé.

—Oh ! merci ! merci ! balbutia-t-elle.

—Veuillez me suivre.

—Madame, demanda Georges, je peux emporter mon petit cheval, n'est-ce pas ?

—Oui, mon mignon, emporte-le.

Jeanne avait pris la main de son fils. Tous deux accompagnèrent madame Darier à la chambre disposée pour eux.

—Dormez en paix, leur dit la sœur du desservant. On viendra vous réveiller pour le déjeuner.

—Encore une fois, merci, madame, et soyez bénie !

—Oh ! oui, madame, ajouta Georges en prenant et en pressant contre ses lèvres la main de Clarisse Darier.

Celle-ci sentit deux larmes couler sur ses joues. Elle embrassa de nouveau l'enfant et sortit pour cacher l'émotion qui l'envahissait. Etienne Castel et l'abbé Laugier, quand elle les rejoignit, causaient.

—Vous parlez de cette pauvre mère et de son enfant, n'est-ce pas ? leur demanda-t-elle.

—Oui, madame, répondit le jeune peintre, et nous cherchions à deviner quel concours de circonstances l'avaient conduite à la porte de la cure, exténuée de fatigue et mourant de faim.

XXVII

—“ Les drames de la misère ! ” comme on l'imprime dans les journaux, fit le curé.

—Les jeunes filles trompées ; les jeunes femmes abandonnées par leurs maris et forcées de lutter seules avec un enfant contre les difficultés de la vie sont nombreuses ; reprit Etienne. L'infortunée qui nous occupe est peut-être de celles-là.

—Elle n'appartient point à ce pays, dit Clarisse, sa fatigue prouve qu'elle vient de loin.

—Et son visage, portant l'empreinte de profondes douleurs, atteste qu'elle a bien souffert, ajouta l'ecclésiastique.

—Visage plein d'expression et que je dessinerai certainement ! s'écria l'artiste.

—Que penses-tu faire pour elle, mon frère ? demanda madame Darier.

—Ce que nous faisons pour tous ceux qui viennent s'adresser à nous, ma sœur. Lui donner un secours d'argent quand elle sera bien reposée, et lui laisser continuer sa route.

—Ne l'interrogez-vous point ? fit Etienne.

—L'interroger ? Pourquoi ?

—Pour savoir. Cette femme a je ne sais quoi de préoccupé, d'inquiet, dans la physionomie. Je ne serais pas très surpris qu'elle ait quelque chose à se reprocher.

—Soit, je la questionnerai, mais seulement pour pouvoir lui donner un bon conseil. Si préoccupé d'ailleurs que soit son regard, quelque inquiétude que sa physionomie exprime, je crois que cette femme est très pauvre, très malheureuse, mais très honnête. Nous verrons si je me trompe.

Faute de renseignements, la conversation au sujet de Jeanne était épuisée. Monsieur Laugier rouvrit son bréviaire. Etienne reprit ses pinceaux, puis les abandonna pour saisir un crayon et essayer d'esquisser de mémoire, sur une feuille de son carnet, les traits de la voyageuse inconnue.

La sonnette de la grille résonna de nouveau, et le facteur rural entra dans le jardin, apportant au curé une lettre et le journal, qui chaque jour, à la même heure, arrivait de Paris. Monsieur Laugier déchira d'abord l'enveloppe de la lettre et parcourut le contenu qui n'avait pas d'importance. Il rompit ensuite la bande de son journal, le déplia et se mit à le lire avec lenteur, ne passant pas une ligne du texte. Bientôt il arriva à la seconde page, où s'étalait un long article sous cette rubrique :

UN DOUBLE CRIME.

L'abbé commença la lecture de cet article. A mesure qu'il avançait dans cette lecture, ses sourcils se fronçaient et il laissa tout à coup échapper une exclamation qui fit tressaillir Etienne en le distrayant de son travail. Il leva la tête.

—Vous trouvez dans le journal quelque chose qui vous intéresse, mon cher abbé ? demanda-t-il.

—Qui m'intéresse au plus haut point et qui va vous intéresser aussi, répondit le prêtre ; c'est étrange et c'est effrayant.

—Quoi donc ? fit madame Darier qui sortait en ce moment de la maison.

—Approchez-vous de moi tous deux, dit le curé en baissant la voix ; asseyez-vous et écoutez.

Etienne et Clarisse fort intrigués prirent chacun un siège et s'assirent à la droite et à la gauche de l'ecclésiastique. D'une voix toujours contenue, l'abbé Laugier commença :

“ Dans la nuit d'avant-hier à hier, un double crime a été commis à Alfortville, crime prémédité longuement et exécuté avec un effroyable sang-froid. L'importante usine de l'ingénieur Jules Labroue, située à quelque distance de toute habitation dans la plaine d'Alfortville n'existe plus. L'incendie allumé par une main infâme n'a laissé que des ruines, et l'ingénieur lui-même, revenant de voyage à l'improviste au milieu de la nuit, a été assassiné par l'incendiaire surpris en flagrant délit de vol. L'ingénieur Labroue n'est point la seule victime. Le contremaître, Jacques Garaud, n'écoulant que son dévouement, a trouvé la mort au milieu des flammes en essayant d'opérer le sauvetage de la caisse.

“ L'usine était gardée la nuit par une femme, Jeanne Fortier. Tout désigne cette femme, comme ayant commis ce double crime ; pour se venger de son renvoi décidé deux jours auparavant par M. Labroue. La misérable créature a pris la fuite avec son enfant, laissant le feu allumé par elle à l'aide du pétrole achever son œuvre de destruction.

“ Le parquet de Paris et la préfecture de police ont pris les mesures nécessaires pour que Jeanne Fortier n'échappe point au châtement qu'elle mérite. Son signalement a été télégraphié à toutes les brigades de gendarmerie. Nous le recevons nous-même avec prière de l'insérer. Le voici : “ Vingt-six ans, taille un peu au-dessus de la moyenne, très bien proportionnée. Chevelure abondante d'un blond fauve, traits réguliers, grands yeux d'un bleu foncé, pâleur mate, allure décidée. Jeanne Fortier est accompagnée d'un enfant de deux ans et demi.”

“ Là s'arrêtait le signalement. Clarisse Darier et Etienne Castel avaient écouté avec une anxiété croissante la lecture de l'article qui précède. Quand l'abbé eut achevé, madame Darier s'écria :

—Mais c'est, de point en point, le portrait de la femme recueillie par nous ! Cet enfant de deux ans et demi, cette fatigue, cet épuisement. La malheureuse fuyait le théâtre de ses crimes !

—Silence, ma sœur, dit vivement le curé. Cette femme est ici sous mon toit, dans la maison du représentant de Dieu sur la terre ; ne nous hâtons pas de l'accuser ! Si elle est coupable, nous le saurons.

—Et, alors, tu la livreras ?

—Je ne la dénoncerai pas. Je laisserai à la justice le soin de la trouver.

Brigitte vint annoncer que le déjeuner étant servi, on pouvait se mettre à table.

—Et cette femme ? et cet enfant ? demanda le prêtre.

—Je les ai réveillés, monsieur le curé, et j'ai mis leurs couverts à côté du mien, dans la cuisine.

—Vous avez bien fait. Prenez soin d'eux. Après déjeuner je les verrai.

Pendant le repas, l'abbé Laugier évita de parler de Jeanne. En quittant la table, il dit à Brigitte :

—Vous nous servirez le café dans le jardin. Vous ajouterez une tasse pour l'étrangère, et dans un instant vous nous l'amènerez.

—Oui, monsieur le curé.

Brigitte, docile aux ordres qui lui avaient donnés, et d'ailleurs naturellement charitable, avait entouré de soins et d'égards Jeanne et Georges. Deux heures de sommeil, suivies d'un repos substantiel avaient suffi pour rendre des forces et de l'énergie à la pauvre mère fugitive. Pendant le déjeuner, Brigitte ne s'était point fait faute de questionner Jeanne, sans obtenir de réponses précises à ses questions. Le seul désir exprimé par la jeune femme était celui de trouver une place dans le pays.

—Vous prendrez tout à l'heure le café au jardin avec monsieur le curé, lui dit la vieille servante, et vous en profiterez pour lui expliquer vos souhaits.

—Croyez-vous qu'il voudra bien s'occuper de moi ?

—Certes oui, je le crois. Monsieur le curé ne songe qu'à faire du bien, il connaît beaucoup de monde, il vous trouvera une bonne “ condition,” où vous serez heureuse. Ne craignez rien.